

pluralité des interprétations théologiques de la mort du christ dans le nouveau testament

Le Nouveau Testament porte la marque d'interprétations variées au sujet de la mort du Christ. Très tôt, on prit le soin de montrer que cet événement s'inscrivait à l'intérieur d'un dessein cohérent de salut que Dieu réalise progressivement dans l'histoire : c'est la mort du Christ comprise comme accomplissant les Ecritures. En plus de ce cadre assez généralement présent dans le Nouveau Testament, trois approches différentes nous sont ici exposées. L'hymne chrétien primitif que l'on trouve dans l'Épître aux Philippiens présente la mort du Christ comme le terme d'un mouvement descendant d'humiliation et le point de départ d'un mouvement ascendant d'exaltation. C'est également une réplique donnée au récit de la Chute : Nouvel Adam, le Christ devient Seigneur parce qu'il accepte la mort dans une totale fidélité au destin de l'homme. La première page de l'Épître aux Colossiens témoigne pour une part, en comparaison avec le texte précédent, d'un certain recul par rapport au langage biblique traditionnel. La mort du Christ est vue comme l'instrument nécessaire d'une réconciliation de tous les hommes dans le Christ et pour lui, au sein d'une Eglise constituée dans un cosmos pacifié. Le mouvement total de la Création s'intègre dans le mouvement non moins total de la Rédemption. Quant à l'Évangile de Jean, il nous présente la marche du Christ vers sa mort comme une marche vers l'heure même de sa glorification, faisant éclater les limites géographiques, ethniques et culturelles du judaïsme. La Croix réalise déjà l'élévation du Christ en même temps qu'elle condamne les forces hostiles au salut. L'heure glorifiante de la Croix nous transporte dans la gloire éternelle du Père.

La vie d'un homme, quand elle nécessite d'être écrite et que les circonstances le réclament, ne s'entreprind qu'après bien du recul

andré paul

par rapport à ce qui fut son histoire. Il importe en effet de collecter suffisamment d'éléments afin de les ordonner et de les articuler pour qu'ils produisent un sens, celui-là même qui a marqué et qui marquera à tout jamais le destin du personnage concerné. Ceci exige du temps. Seule, l'histoire peut à la fois décanter, et élucider, en les prolongeant, les divers faits et événements du passé. La vie du Christ n'échappè pas à ce processus, dans lequel la dernière séquence, dont quelques fidèles furent les témoins oculaires, *la mort de Jésus*, joue un rôle central.

A la lumière des expériences du Ressuscité, cette mort fut très vite comprise comme événement messianique décisif. Elle devint ainsi une donnée christologique privilégiée. Or, à son sujet, il convient de parler non pas d'« une interprétation » mais bien d'« interprétations ». Car celles-ci ont varié, quant à leur forme et à leur contenu, selon les temps, les lieux et les personnes qui les ont vu naître.

Le présent article voudrait proposer brièvement les résultats d'une prospection à l'intérieur du Nouveau Testament : à partir d'extraits du *corpus* paulinien et de l'Évangile de *Jean*, montrer quelques aspects de cette pluralité des interprétations théologiques de la mort du Christ. Auparavant, il aura le souci de ne pas omettre ce qui assure à ces dernières l'unité dans leur diversité mais aussi le dynamisme nécessaire à leur développement : la croyance des premiers chrétiens dans l'accomplissement des Écritures jusque dans le drame de la Croix.

« le christ est mort... selon les écritures » / 1 cor. 15, 3

Très tôt, la jeune Église palestinienne a compris la mort de Jésus comme accomplissant les Écritures. Dans ce mode d'interprétation, il convient de voir moins un artifice de tactique apologétique que l'exercice fécond d'une foi qui cherche sans cesse à mieux s'éclairer en mieux s'exprimant : la foi en un dieu — le dieu d'Israël — qui, par-delà les incohérences apparentes et les disjonctions brutales des événements perceptibles par l'homme, mène l'histoire de l'univers avec une logique qui ne trouve sa clé que dans l'expérience d'une alliance avec la divinité, qui sera toujours à vivre comme « la Nouvelle Alliance ».

« c'en est donc fini du scandale de la croix » / gal., 5, 11

La croix du Christ fut désignée comme scandale¹ (1 Cor., 1, 23 ;

1. On pense à Deut, 21, 22-23.

andré paul

Gal., 5, 11), mais scandale nécessaire dans l'ensemble d'un plan divin que la Révélation avait, depuis longtemps déjà, rendu intelligible : « *Esprits sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les Prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire.* » (*Luc*, 24, 25-26). Cette phrase [écho en partie de ces autres : « *Oui, le Fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui* » (*Marc*, 14, 21); « *Dieu, lui, a ainsi accompli ce qu'il avait annoncé d'avance par la bouche de tous les prophètes, que son Christ souffrirait* », (*Actes*, 3, 18); « *... aucun d'eux ne s'est perdu, sauf le fils de perdition, pour que l'Écriture s'accomplisse* » (*Jean*, 17, 12)] est le résumé complet de l'histoire du salut telle que *Luc* en a conçu l'ordonnance : elle nous mène de l'Ancien Testament [les Prophètes, représentés dans la synthèse lucanienne par Jean-Baptiste et par tous les personnages qui gravitent autour de lui comme Reste prophétique d'Israël (*Luc*, 1-2)] à l'Ascension (qui marque l'entrée de Jésus dans *la gloire*³; voir *Luc*, 9, 31), en passant par le relais majeur de la Mort et de la Résurrection. Dans cet ensemble cohérent, la mort du Christ revêt un relief tout particulier, et ce en fonction déjà de l'Ancien Testament.

Saint Paul avait, pour sa part, rapporté aux Corinthiens les paroles décisives qui lui avaient été enseignées quelques courtes années à peine après la Passion : « *Je vous ai donc transmis tout d'abord ce que j'avais moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures* » (1 *Cor.*, 15, 3). A leur sujet, on peut retenir ces affirmations récentes de C. K. Barret : « *La mort du Christ est arrivée en accomplissement des Écritures. Ceci signifie qu'elle n'était pas fortuite mais voulue et déterminée par Dieu, et qu'elle faisait partie de la conclusion de son projet éternel; c'est-à-dire qu'elle était l'un de ces événements eschatologiques qui se trouvent à la frontière entre l'âge présent et l'âge à venir, dans lequel le projet divin atteint son achèvement* »³.

Luc écrit sans ambages (22, 37) que, dans la mort du Christ, les Écritures, révélation du dessein de Dieu, ont trouvé leur « terme » (*télos*). C'est ce que l'apôtre Pierre rappelle aux juifs le jour de la

2. Il convient de bien remarquer la place de la gloire dans la christologie « historique » de *Luc*. Il en est tout autrement chez *Jean*, le théologien de la gloire; cf. *infra*.

3. *A Commentary on the First Epistle to the Corinthians*, Londres, 1968, p. 338.

Interprétations de la mort du Christ dans le n. t.

Pentecôte, en ces termes : « *Cet homme, qui avait été livré selon le dessein bien arrêté (hôrismenê boulê) et la puissance de Dieu, vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies* » (Actes, 2, 23). Toutes ces croyances fondamentales de la primitive Eglise sont merveilleusement résumées et formulées par l'auteur de la *Première Epître de Pierre* : « *Sur ce salut (« le salut des âmes », v. 9) ont porté les investigations et les recherches des prophètes... ils ont cherché à découvrir quel temps et quelles circonstances avait en vue l'Esprit du Christ, qui était en eux, quand il attestait à l'avance les souffrances du Christ et les gloires qui les suivraient* » (1, 10-11).

« le fils de l'homme devait... être mis à mort » / marc, 3, 31

L'élaboration des récits de la Passion⁴ fut marquée par la profonde conviction que la mort du Christ accomplissait les Ecritures. Cette empreinte se perçoit à travers les citations, rappels ou évocations vétéro-testamentaires dont ces récits sont porteurs. Loin de refléter un concordisme naïf, un tel phénomène laisse deviner le dynamisme réel d'une recherche dont l'organe moteur est la foi dans l'unité et la cohérence du plan de Dieu.

Très vite, les chrétiens ont vu dans l'image du Serviteur, avantageusement présentée par *Isaïe*, la figure prophétique du Christ (voir *Matth.*, 12, 18-21 ; *Actes*, 3, 13, 26 ; 4, 27, 30 ; 8, 32-35 ; 1 *Pierre*, 2, 21-25). Il était dès lors naturel qu'ils voient dans la passion et la mort du Christ l'accomplissement dans le détail du singulier oracle d'*Is.*, 52, 13-53, 12⁵ (le Chant du Serviteur souffrant) auquel, durant son ministère, Jésus dut très probablement se référer pour élucider ce qu'il vivait d'unique au milieu des hommes⁶. Un tableau exhaustif des différentes traces d'Ancien Testament repérables dans les récits de la Passion serait éclairant. Dans le cadre de cet article, on se contentera de l'échantillonnage suivant⁷ :

4. Pour ce qui regarde une étude complète et précise des récits de la Passion, voir l'excellent et long article « Passion » de X. Léon-Dufour, **Supplément au Dictionnaire de la Bible**, t. VI, 1960, col. 1419-1492.

5. Se reporter à ce qui sera dit plus loin au sujet de **Philip.** 2,6-11.

6. Voir : F. GILS, **Jésus prophète d'après les Evangiles synoptiques**, Louvain, 1957, p. 140-141.

7. R. BULTMANN a fait l'inventaire des traces vétéro-testamentaires dans les récits de la Passion : **Die Geschichte der synoptischen Tradition**, 3e éd., Göttingen, 1957, p. 304.

andré paul

Marc, 14, 24

*Ceci est mon sang,
le sang de l'alliance (Jér., 31)
qui va être répandu pour
une multitude.*

Marc, 15, 24

*Puis ils le crucifient
et se partagent ses vêtements
en tirant au sort ce qui
reviendrait à chacun.*

Marc, 15, 29-31

*Les passants l'injuriaient
en hochant la tête et disant...
Sauve-toi toi-même en descen-
dant de la croix... Il en a sauvé
d'autres et il ne peut se
sauver lui-même.*

Luc, 22, 37

*... Il faut que s'accomplisse en
moi cette parole de l'Écriture :
Il a été mis au rang des
scélérats.*

Matth., 27, 34 (Marc, 15, 36)

*Ils lui donnèrent à boire du vin
mêlé de fiel ; il en goûta et
n'en voulut point boire.*

Is. 53, 12

*C'est pourquoi je lui attribuerai
des foules... parce qu'il s'est livré
lui-même à la mort... alors qu'il
supportait les fautes
des multitudes.*

Ps., 22, 19

*Ils partagent entre eux mes
habits et tirent au sort mon
vêtement.*

Ps., 22, 8-9

*Tous ceux qui me voient me
bafouent, leur bouche ricane, ils
hochent la tête. Il s'est remis
à Yahvé,
qu'il le libère ! Qu'il le délivre,
puisqu'il est son ami !*

Is., 53, 12

*Il a été compté parmi
les pécheurs.*

Ps., 69, 22

*Pour nourriture ils m'ont donné
du poison, dans ma soif ils
m'abreuyaient de vinaigre.*

Certes, il conviendrait d'approfondir le processus de ces relectures christologiques des textes d'Ancien Testament : de rechercher les procédés mis en œuvre et de dégager les divers présupposés sous-jacents (le rôle joué par le *Psaume 22*, dont les premiers mots sont mis dans la bouche de Jésus, en *Marc, 15, 34*, est particulièrement frappant). Mais il nous incombe simplement de relever ici le fait. Il nous révèle déjà combien fut très rapidement⁸ accentué par la

8. A. RICHARDSON résume ainsi l'opinion de plusieurs exégètes : « Il y a de bonnes raisons de penser que l'histoire de la Passion fut la partie la

interprétations de la mort du christ dans le n. t.

primitive Eglise l'aspect de nécessité dont était revêtu la mort du Christ en tant qu'elle accomplissait les Ecritures. Comme l'expriment ces quelques phrases évangéliques : « ... le Fils de l'homme devait beaucoup souffrir... être mis à mort » (Marc, 8, 31); « Chaque jour j'étais parmi vous dans le Temple, à enseigner, et vous ne m'avez pas arrêté. Mais c'est pour que les Ecritures s'accomplissent » (Marc, 14, 49). Chaque fois que l'objet de la foi tend à devenir intelligible, tant dans un mouvement rétrospectif que dans une visée prophétique, il est davantage perçu comme nécessaire, quelles que soient les contradictions apparentes qui l'ont d'abord exprimé.

Ces analyses rapides du thème néo-testamentaire de la mort du Christ en tant qu'accomplissant les Ecritures⁹, révèlent une constante théologique, dès les témoignages les plus anciens (1 Cor. 15, 3) et jusqu'aux textes qui reflètent une spiritualité plus tardive et plus élaborée (les Evangiles). La mort de Jésus se trouva très vite et définitivement située dans son exacte finalité par des hommes qui écrivaient l'histoire avec toujours comme langue le *Credo d'Israël*, sinon exactement dans sa formulation du moins réellement dans toutes les potentialités de ses mécanismes. Cette finalité, perçue et professée comme objet uniforme de la foi, s'exprima cependant selon des modalités différentes. Ainsi conviendrait-il déjà de revenir sur les deux textes cités, *Luc*, 24, 25-26 et *Actes*, 2, 23, pour y détecter les éléments d'une vigoureuse théologie de l'histoire du salut qui distingue nettement l'œuvre lucanienne, à commencer par l'interprétation de la Croix, des autres synthèses du Nouveau Testament. Mais la suite de cet exposé posera délibérément la question de la pluralité des interprétations théologiques de la mort du Christ.

II

la littérature paulinienne

Les Epîtres pauliniennes reflètent diverses étapes de l'élaboration

plus ancienne de la tradition évangélique à recevoir une forme définitive, et il n'est pas difficile de voir pourquoi.... L'histoire de la Passion fut dès le début une partie essentielle du message évangélique; et dès le début elle se trouva avoir un étonnant pouvoir de convaincre les cœurs des hommes » (*An Introduction to the Theology of the New Testament*, Londres, 1958, p. 186).

9. Voir aussi les excellentes notations de W. PANNENBERG, *Jesus God and Man*, Londres, 1968, p. 247 (traduction anglaise de : *Grundzüge der Christologie*, Gütersloh, 1964).

andré paul

d'une pensée théologique qui n'a jamais cessé de s'organiser. De plus, saint Paul n'est parfois que le simple écho de l'enseignement qu'il a reçu de ses premiers instructeurs chrétiens. Dès lors, à côté d'une ferme cohérence théologale et apostolique, la pluralité d'expression et de formulation théologiques est aussi son lot.

Dans le cadre de cette étude, deux jalons seulement (*Philip.*, 2, 6-11 et *Colos.*, 1, 15-20) ont été retenus d'une riche sélection qui marquait le tracé du cheminement paulinien. De leur confrontation devrait jaillir quelque lumière pour le sujet qui nous occupe.

philippiens, 2, 6-11

Philip., 2, 6-11 est un hymne chrétien primitif qui développe le double thème : humiliation et exaltation du Christ crucifié. Il y a bien des difficultés à admettre que Paul en personne en soit l'auteur. En effet, certains termes ne sont employés qu'ici dans la littérature paulinienne (« *en morphêi Théou* », « de condition divine » et « *harpagmon* », « bien propre », « *prérogative* », au v. 6 ; « *ekenôsen* », « il s'anéantit » ; au v. 7 ; etc.) ; par ailleurs, divers traits de ce texte ne sont pas caractéristiques de la pensée élaborée de l'Apôtre, et les idées proprement représentatives de celle-ci n'y sont point présentes. L'avis de la majorité des exégètes semble se résumer à peu près dans l'opinion suivante : « *Paul cite sans doute, ou utilise, en le transformant, un hymne probablement connu de ses lecteurs* »¹⁰. Ceci désigne l'ancienneté du poème et le revêt d'un intérêt tout particulier par rapport à l'histoire des premiers développements de la christologie.

Cette belle pièce liturgique est construite à partir d'un contraste, ou mieux, d'un paradoxe : l'humiliation et l'exaltation de Jésus-Christ crucifié. Dans une étude aussi magistrale que rigoureuse, L. Cerfaux¹¹ a montré que cette pièce, au style « *rythmé et hiératique, tenant à la fois d'une période grecque et d'un psaume sémitique* », s'inspirait profondément, dans sa structure comme dans sa pensée, du IV^e chant du Serviteur (*Is.*, 52, 13-53, 12). Sa démonstration paraît décisive. On se contentera de retenir quelques-uns des rapprochements qu'il a établis. L'image du Christ « esclave » (v. 7 : « *doulos* ») semble être la réplique de l'image isaïenne du « Serviteur » (*Is.*, 52, 13, « *païš* »). Sans doute « *doulos* » est-il ici préféré à « *païš* » (mot utilisé par la *Septante*) à cause de l'antithèse manifeste avec « *Kyrios* » (Seigneur), au v. 11.

10. P. BONNARD, *L'Épître aux Philippiens*, Neuchâtel, 1950, p. 42.

11. « L'hymne au Christ-Serviteur de Dieu (*Philip.* 2, 6-11 = *Is.*, 52, 13-53,

Interprétations de la mort du christ dans le n. 1.

Le mécanisme de cette antithèse trahit déjà ce qu'elle a de fécond. La forme verbale « il s'humilia » du v. 8 correspond à la formule « dans l'humiliation » introduite dans la traduction des Septante en *Is.*, 53, 8. Au v. 7, « comme un homme » (« *hôs anthrôpos* ») fait nettement écho à *Is.*, 53, 3, où le mot « *anthrôpos* » (homme) a beaucoup de relief. Enfin, « jusqu'à la mort » (v. 8) porte la double empreinte d'*Is.*, 53, 8 (« il a été conduit à la mort ») et d'*Is.*, 53, 12 (« il s'est livré à la mort »). Ajout secondaire probable, la précision « et à la mort de la croix » est l'estampille paulinienne.

On pourrait renforcer encore cet éclairage vétéro-testamentaire de *Philip.*, 2, 6-11 en élargissant l'horizon textuel du Serviteur d'*Isaïe*. Le rapprochement entre *Is.*, 45, 23 et les versets 10-11 de notre poème est frappant : dans les deux cas on rencontre : « que tout genou fléchisse » et « que toute langue confesse ». Et le texte d'*Is.*, 49, 1-2, début du deuxième Chant du Serviteur, qui laisse entendre que le Serviteur de Yahvé surgira tel un être divin, ne trouve-t-il pas ici son meilleur prolongement (v. 6) ? Le jeu de ces divers rapprochements ne doit pas rester stérile. Car il nous révèle à quel point, très tôt, les chrétiens ont inséré l'événement de la mort de Jésus dans la dynamique d'un langage traditionnel dont quelques pages d'*Isaïe* étaient pour eux les témoins privilégiés. L'articulation centrale et dominante de l'hymne (abaissement-exaltation) se situe en étroite continuité avec la spiritualité que reflète *Is.*, 53. On mesure dès lors combien l'interprétation de la mort du Christ s'exprime dans une langue qui reste éminemment la langue biblique. Cette dernière était comme en réserve, attendant en quelque sorte que le fait historique de l'exécution de Jésus libère les possibilités de sens qu'elle portait en elle, en même temps qu'elle-même entraînerait l'histoire dans le mouvement structurant et créateur qui lui est propre. Avec un tel processus, on demeure à un stade assez primitif de la formulation doctrinale et de la conceptualisation théologique de la jeune Eglise.

Or, l'hymne de l'*Épître aux Philippéens* peut se lire à l'aide d'autres grilles que celle d'*Is.*, 53. Ainsi, il n'est pas superflu d'y détecter les éléments d'un mouvement descendant unique avec lequel s'enchaîne un mouvement ascendant non moins unique. La mort est en même temps le point extrême du processus d'abaissement ou mieux de « néantisation ». L'aoriste de la forme verbale « *ekenôsen* », « il s'anéantit », désigne tout ce qu'il y a d'absolu et de décisif dans cet acte ; ce terme commande une succession de participes qui l'explicitent et dont le

dernier « devenant obéissant » (jusqu'à la mort, au v. 8) est la condition nécessaire du processus d'exaltation (v. 9 : « c'est pourquoi », « *dio* »). Le Christ est descendu d'autant plus bas (jusqu'à ce qu'il y a de plus négatif pour l'homme, la mort) qu'il venait de haut (v. 6 : « de condition divine ») ; et il est remonté d'autant plus haut (v. 11 : « Il est Seigneur ») qu'il était descendu bas (« jusqu'à la mort », v. 8). La croix signifie donc à la fois le terme de l'humiliation et son sommet, et le point de départ de l'exaltation et sa condition.

Il faut ajouter que le premier mouvement (vv. 6-8) est commandé par le pronom « *Lui* » (littéralement : « qui... » ; c'est-à-dire « Jésus-Christ » du v. 5), tandis que le second mouvement introduit « *Dieu* » en personne sur la scène. Or, dans cette revue des actes volontaires d'obéissance (« *il ne retint pas...* », v. 6 ; « *il s'anéantit...* », v. 7 ; « *il s'humilia...* », v. 8) qui, dans une logique brutalement irréprochable, aboutit à la mort du Christ et à la vision de la Seigneurie dont, au terme de cette démarche, Dieu l'a doté, ne perçoit-on pas la réplique au récit de la Chute (*Gen.*, 3) ? La mort de Jésus a été comprise comme le « oui » dernier et décisif à sa mission et à sa vocation (c'est là le thème de la Tentation au désert). Le Christ se prononce pour l'homme et pour l'intégralité de son destin. Ainsi, dans cette démarche nécessairement et à tout jamais crucifiante, Dieu et l'homme retrouvent-ils leurs droits respectifs. L'alliance de la Création (*Gen.*, 1-2) et l'alliance avec Israël (*Gen.*, 12) sont l'une et l'autre rétablies. L'Homme (Adam) impliqué dans le drame de la Chute, en désobéissant à la parole divine et en fuyant les exigences et servitudes libératrices de son propre destin, avait cru qu'il pourrait devenir un dieu ; ce fut un échec. Le Christ, obéissant à cette même parole, est resté fidèle au destin de l'homme : telle est la clé de sa réussite. Nouvel Adam, il est Seigneur parce qu'il a accepté la mort, c'est-à-dire cette réalité qui signifie chez lui l'acceptation totale de l'homme par l'homme.

On notera donc combien cet hymne « paulinien » correspond à des modèles de langage fondamentalement bibliques. Le « Nouvel Adam » et le « Serviteur » se rencontrent dans cet élan unifié qui, par le truchement des courants les plus féconds du langage de la Révélation, insère le croyant dans la Seigneurie du Christ crucifié. Hymne liturgique, ce texte est le produit précoce d'une langue, la langue même du « Vrai Israël » qui a désormais trouvé dans la mort de Jésus le stimulant en même temps que le contenu réel de son propre fonctionnement.

colossiens, 1, 15-20

Ce texte, catéchétique et liturgique à la fois, se distingue nettement de son contexte par sa forme et par son contenu. Dans la première page de l'*Épître aux Colossiens*, il est destiné à justifier et à étayer la certitude de la Rédemption dans l'esprit des destinataires de saint Paul (voir les versets 13 et 14). Comme l'écrit Ch. Masson, « *son contenu est rigoureusement christologique. Le Christ est le sujet de tous ses énoncés. Ceux-ci n'ont qu'un but : établir la prééminence absolue du Fils sur toutes les créatures dans le ciel et sur la terre, dans le monde présent et dans le monde à venir, selon l'ordre de la création et selon l'ordre de la rédemption* »¹².

Dans ce texte, l'œuvre du Christ est désignée au premier chef, tandis que sont précisées ses fonctions souveraines dans l'acte de la Création et dans l'acte de la Rédemption. Le parallélisme est flagrant entre la formule « *l'image du Dieu invisible* » qui définit le Christ dans son rapport avec Dieu, et « *premier-né de toute créature* » qui le définit dans son rapport avec les créatures. Le Christ appartient donc à l'un et à l'autre univers : d'une part en tant qu'il assure à la fois l'œuvre créatrice (v. 16 : « tout a été créé *par lui* ») et l'œuvre rédemptrice (v. 20 : « ... et *par lui* à réconcilier tous les êtres »), et d'autre part en tant qu'il est la fin de celle-là (v. 16 : « tout a été créé... *pour lui* ») et l'achèvement de celle-ci (v. 20 : « réconcilier tous les êtres *pour lui* »). Un second parallélisme, non moins évident que le premier, articule merveilleusement la fonction créatrice et la fonction rédemptrice du Christ : « *Premier-né de toute créature* » (v. 15) trouve sa correspondance dans « *Premier-né d'entre les morts* » (v. 18). A la lumière de la première, la seconde de ces deux formules signifie que la mort s'est étendue à l'ensemble de la Création, mais que la vie (du Ressuscité, cette fois) lui a été restituée par le même Christ.

Les versets 19 et 20 élucident le « comment » de ce complexe processus. Le « *sang de sa croix* » (v. 20) est le moyen unique, voulu par Dieu, de réaliser la « *réconciliation* » (on a le verbe « *apokatallassô* ») de tous les êtres, c'est-à-dire de toute la création disloquée par la rupture du péché. En cela consiste l'exécution du projet de Dieu, de son « bon vouloir » (v. 19 : « Dieu s'est plu à... »), dont la finalité dernière est de « faire habiter » dans le Christ « *toute la Plénitude* », c'est-à-

12. L'*Épître aux Colossiens*, Neuchâtel, 1950, p. 104.

dire, selon l'idée bien biblique, « *l'Univers rempli par la présence créatrice de Dieu* (cf. *Is.*, 6, 3 ; *Jér.*, 23, 24 ; *Ps.*, 24, 1...) »¹³.

L'écart qui sépare cet hymne de l'hymne de *l'Épître aux Philippiens* est étonnant. Certes, on retrouve la même ordonnance fondamentale : « *Lui* » (c'est-à-dire le Christ, vv. 15-18), puis « *Dieu* » (vv. 19-20) dont les fonctions respectives devraient se déchiffrer globalement en lisant les deux parties du texte comme en surimpression. De plus, le rôle de la mort du Christ (la précision de la croix se trouve dans les deux passages) est central dans les deux cas, ainsi que d'importance majeure l'origine divine du crucifié. Mais ici, on perçoit vite le recul pris par rapport au langage biblique traditionnel (très présent en *Philip.*, 2, dans les images du Christ Serviteur et du Christ Nouvel Adam) et l'ouverture généreuse à d'autres champs conceptuels et à d'autres horizons théologiques : création, réconciliation, paix, etc. L'accent est mis davantage sur l'initiative divine (« Dieu s'est plu ») que sur l'obéissance du Christ (très liée à l'image du Serviteur d'*Is.*, 53) ; davantage aussi sur les effets cosmiques de la réconciliation par le Christ que sur le processus d'exaltation du Messie crucifié. Avec le concept de « plénitude », le mouvement total de la Création s'intègre dans le mouvement non moins total de la Rédemption. Si les idées de Création et de Nouvelle Création (absentes en *Philip.*, 2,) sont bien bibliques, l'expression, qu'elles revêtent ici dans cette vision si brillamment synchronique de l'exécution du plan divin, est marquée par une vigoureuse nouveauté. L'économie du salut est présentée dans toute son ampleur d'objectifs et de perspectives. Ceux-ci désignent *l'homme*, « *réconcilié* » par le Christ et pour lui, au sein d'une *Eglise constituée* dans un *cosmos « pacifié »*. La mort de Jésus sur la croix est comprise comme l'instrument nécessaire de cet achèvement, dont le but ultime est de tout ramener au point créateur initial.

III

le quatrième évangile : « l'heure où le fils de l'homme doit être glorifié » / jean, 12, 23

A la différence des Synoptiques, qui tendent à rattacher la « gloire » du Christ à la Parousie¹⁴ (*Matth.*, 16, 27 ; 25, 31 ; etc.), et de Paul,

13. P. BENOIT, fascicule de la Bible de Jérusalem, *Les Epîtres de la Captivité*, 3^e éd., Paris, 1959, p. 58, note c.

14. Pour *Luc*, c'est l'Ascension qui marque l'entrée de Jésus dans la gloire ; cf. *Luc*, 9, 31 ; supra, p. 3.

Interprétations de la mort du christ dans le n. t.

qui fait commencer la manifestation de cette même gloire à la Résurrection (*Rom.*, 6, 9 ; 8, 17 ; *Col.*, 3, 1-4 ; etc.), *Jean* nous présente la « *doxa* » (gloire) du Fils de l'homme à la manière d'un circuit où se rejoignent mystérieusement la préexistence et l'eschatologie, autrement dit où se rencontrent le plan éternel de Dieu dans lequel le Christ glorifié a toujours eu sa place et l'acte ultime qui signifie le sommet du déploiement de cette gloire éternelle parmi les hommes, *la mort du Christ* sur la croix en tant qu'elle prépare et conditionne la résurrection, le don de l'Esprit et le succès missionnaire. Si tout le IV^e Evangile est orienté vers la révélation de cette « *gloire* », il demeure que certaines pages, certains termes ou phrases sont à retenir comme particulièrement significatifs de la pensée johannique concernant le lien entre *la mort* de Jésus et sa *glorification*.

« père, l'heure est venue : glorifie ton fils » / Jean, 17, 1

A partir du chapitre 11 de l'Evangile de *Jean* (résurrection de Lazare), Jésus marche vers *la mort*, ou mieux vers *l'heure* de sa *glorification*. Lorsqu'on lui eut annoncé la mort de Lazare, Jésus s'écria : « *Cette maladie n'est pas mortelle ; elle est pour la gloire de Dieu : elle doit servir à glorifier le Fils de Dieu* » (11, 4). Si, comme cela ressort d'une lecture attentive du IV^e Evangile, la mort et la résurrection de Lazare préfigurent la mort et la résurrection du Christ, on perçoit aisément ce qu'implique déjà la « glorification » ainsi désignée. D'ailleurs, bien des traits de la première partie de ce miracle de résurrection visent directement la mort de Jésus (les versets 11 à 16 notamment), avant de désigner sa résurrection (vv. 23 s.).

Un autre signalement de l'« *heure* » glorifiante du Christ est constitué par les divers rappels de la *fête de Pâques*. Celle-ci est « proche », en 11, 55 ; tandis que, quelques lignes plus loin, on est à « six jours » d'elle (12, 1 : verset introductif de l'onction à Béthanie, acte qui préfigure l'ensevelissement du Messie et les honneurs rendus à son cadavre : comparer 12, 3 et 7 avec 19, 38-42) ; le lendemain, la « foule des gens venus » pour la célébrer (12, 12) acclament Jésus comme « roi d'Israël » (entrée messianique à Jérusalem, 12, 12-19 ; le v. 16 réfère cet événement à la glorification de Jésus, c'est-à-dire à l'ensemble du mystère de Pâques inauguré par la Croix) ; et enfin des « Grecs » (des non-Juifs) viennent aussi « adorer durant la fête » (12, 20-22).

Cette intervention des Grecs sur la scène du IV^e évangile est extrêmement importante à noter. Elle vient à un moment du récit où l'orchestration de la symphonie johannique fait émerger d'une rigoureuse harmonie ces mots éminemment solidaires l'un de l'autre : *Pâque, mort et gloire* (ou glorifier). Désormais, les limites géographiques, ethniques et culturelles du judaïsme, en tant que dépositaire de la Révélation, vont éclater. Dès lors que les Grecs sont de la partie, Jésus peut déclarer : « La voici venue l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié » (12, 23).

Dans son chapitre 17, Jean élargit encore davantage l'horizon de la glorification à l'heure de la croix. Les disciples, proches du Seigneur, sont désignés d'abord : « Je prie pour eux... et je suis glorifié en eux » (vv. 9-10). Mais Jésus prie aussi pour l'ensemble des croyants à venir qui, dans l'Eglise du Christ et grâce à l'Esprit-Saint, seront également glorifiés : « Je ne prie pas pour eux seulement mais pour ceux-là aussi qui, grâce à la Parole, croiront en moi... Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un » (vv. 20-22). La gloire du Christ est donc également un bien futur qui, à cette heure « cruciale » qui ne sera jamais reproduite, inclut paradoxalement tous les devenir de l'histoire des sauvés dans l'amour éternel du Père, cause et principe de cette glorification (cf. v. 24). C'est face aux perspectives infinies des réalités humaines à glorifier que Jésus proclame venue l'heure de sa glorification : « Père l'heure est venue » (17, 1).

Les formules : « Père, sauve-moi de cette heure » (12, 27) et : « Père, glorifie ton nom » (12, 28) trouveront-elles aussi leur sommet dans la Prière sacerdotale, finale de cette pièce grandiose commencée par l'entrée de Jésus à Jérusalem (12, 12) : « Père, l'heure est venue : glorifie ton fils » (17, 1) ... « Maintenant, Père, glorifie-moi » (v. 5). On atteint ici, avant que ne débute le récit de la Passion, dont Jean a pleinement dégagé la signification dans les chapitres qui le précèdent, à la pleine révélation de la paternité de Dieu. Cette révélation s'achève à l'heure de la mort du Christ. Elle s'épuise dans ce paradoxe qui demande à l'homme, dans le Christ, de se faire le médiateur de son salut par l'acceptation de sa propre mort, à l'heure unique que Dieu a choisie et désignée comme décisive.

La *glorification* du Christ est donc acquise par sa *mort*. Les vv. 24-25 du chapitre 12 l'enseignent à merveille. La parabole du grain de blé

Interprétations de la mort du christ dans le n. t.

(v. 24, reprise au v. 25 sous la forme d'une sentence) rappelle qu'il n'y a pas de fructification possible, c'est-à-dire de vie réelle et féconde sans l'extermination de la semence. On pense ici aux paraboles du Royaume des Evangiles synoptiques (l'ivraie : *Matth.*, 13, 24-30 ; le semeur, *Marc*, 4, 3-9 ; la semence qui croît d'elle-même, *Marc*, 4, 26-29 ; le grain de sénevé, *Marc*, 4, 31-32). Ce que celles-ci enseignent du Royaume se trouve appliqué à Jésus par l'évangéliste. La tâche missionnaire (l'univers païen sur lequel les retombées efficaces de la mort de Jésus doivent se répandre est symbolisé par les Grecs) n'est envisageable et son succès n'est possible qu'en fonction de la mort du Fils de l'homme et de sa glorification. De plus, quiconque se trouve engagé dans cette mission, à quelque titre que ce soit, est de ce fait totalement impliqué dans le processus « christique » intégral (v. 26).

« c'est maintenant le jugement de ce monde » / jean, 12, 31

Les versets 27 et 28 du chapitre 12 orchestrent les thèmes de *l'heure* et de *la gloire* d'une manière qui n'est pas sans rappeler le récit de l'agonie des Synoptiques. Chez ses derniers, s'est seulement à Gethsémani que l'« heure » devient une expression technique pour désigner la Passion et la mort de Jésus (*Marc*, 14, 35 ; *Matth.*, 26, 45 : « *Voici venue l'heure où le Fils de l'homme va être livré...* »). Il en est autrement chez *Jean*, qui cependant, par cette évocation de l'événement décisif dans le destin de Jésus que fut l'agonie et à laquelle il donne une tournure théophanique, marque cet instant d'un caractère tout particulier : « *Une voix vint alors du ciel : Je l'ai glorifié (le nom, cf. v. 28) et je le glorifierai à nouveau* » (v. 28).

A partir du chapitre 12 et plus précisément après l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem (12, 12-19), la perspective et la proximité de la Passion apportent une transformation aux formules sur l'« heure » (de la glorification). A la fin du miracle de Cana, on lisait : « *Mon heure n'est pas encore venue* » (2, 4) ; à la fête des Tentés, Jésus s'écrie : « *Mon temps (c'est-à-dire : « mon heure ») n'est pas encore venu... moi, je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli* » (7, 6-8) ; et, lors d'une tentative prématurée d'arrestation, l'évangéliste note : « *Personne ne porta la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue* » (7, 30 ; formule très voisine en 8, 20).

Mais désormais, un changement radical est intervenu. Aussi peut-on

andré paul

lire : « *La voici venue l'heure* » (12, 23). Le temps du verbe, au parfait (*elélythen*), indique le résultat présent d'une action passée. Jésus parle donc comme si tout était déjà joué. Il faut relever de plus l'adverbe « *maintenant* », répété plusieurs fois dans la même section (v. 27 : « *Maintenant mon âme est troublée* » ; v. 31a : « *C'est maintenant le jugement* » ; v. 31b : « *Maintenant le prince de ce monde va être jeté bas...* »). Et, dans un passage très remarquable — 13, 31-32 —, qui, dans le discours johannique, fait le lien entre le lavement des pieds et les déclarations qui culminent dans la prière sacerdotale (ch. 17), on trouve cette phrase : « *Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui* » (v. 31). Ce qui vient de se passer tandis que Jésus parlait de la sorte, c'est la sortie de Judas au cours du repas (13, 30). Satan était rentré « en lui » (13, 27) : il s'agit là de l'intervention décisive de Satan qui entraînera la mort de Jésus et sa glorification, donc sa victoire non moins décisive sur toute les forces hostiles au salut. La mort de Jésus marque l'instant du terrassement de Satan. Si la croix est en vérité l'« élévation » du crucifié (on pense à *Is.*, 52, 13 : « *Voici que mon Serviteur prospérera, s'élèvera, montera et grandira beaucoup* »), elle est sur le champ l'abaissement total du crucifiant : « *Maintenant le prince de ce monde va être jeté bas ; et moi, élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi* » (12, 31-32). Cette victoire du Christ sur Satan, à la croix, a des dimensions cosmiques. A travers le cosmos, l'homme dans toutes ses variantes possibles dans le temps et dans l'espace est nécessairement inclus. En Jésus crucifié, la Parole incarnée est exterminée en tant que juive et encore vulnérable ; elle va renaître avec les virtualités d'atteindre et de pénétrer l'universel humain. Dans sa décision de foi chaque homme peut actualiser ce mystère de salut. (cf. *Is.*, 6, 40).

« la gloire que j'avais près de toi... avant la création du monde »

Un dernier point, et non le moins important à relever, est l'articulation que *Jean* établit entre la glorification acquise à la Passion et la gloire éternelle du Verbe. Relevons à ce sujet les quatre textes suivants : « *... et nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique...* » (1, 14) ; « *Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant...* » (6, 62) ; « *Maintenant, Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais près toi avant que fût le monde* » (17, 5) ; « *... pour qu'ils contemplant la gloire que*

Interprétations de la mort du christ dans le n. t.

tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde » (17, 24). A ceci, il convient d'ajouter l'idée également exprimée par *Jean* de la glorification du Père par l'œuvre glorifiante du Fils. Retenons ces textes : « Père, glorifie ton nom... Je l'ai glorifié et je glorifierai à nouveau » (12, 28) ; « ... Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui » (13, 31) ; « Glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie... Je t'ai glorifié sur la terre » (17, 1, 4).

On a parlé (supra, p. 14) d'un « circuit » de la « doxa » (gloire). La pertinence du terme semble à présent s'affirmer. Avec l'œuvre du Christ en effet, l'éternité s'écoule dans le temps et dans l'histoire, tandis que par le biais de ce même processus, le temps et l'histoire se convertissent en éternité. La « gloire » est un bien divin. Cependant, elle n'est pas concevable indépendamment de ce circuit, qu'elle constitue au demeurant par un mouvement qui réintroduit tous les êtres, présents et futurs, dans l'intégrité des données initiales. Faites par l'homme, l'histoire altère catastrophiquement ces données par une infidélité qui les compromet et les détruit. *La mort du Christ*, dans l'exacitude paradoxale à l'« heure » et au « maintenant » du Dieu éternel, rétablit cette fidélité : brisant toutes les dérives de l'homme en histoire, elle crée toutes possibilités pour lui de trouver et d'accepter, dans la foi, l'instant et le lieu infaillibles qui les contiennent tous. Désignée comme l'instant et le lieu suprêmes de la « glorification », la Croix résume et renferme tous les instants et tous les lieux dans la vision miraculeusement féconde de la somme infinie de leurs produits. De l'« heure » glorifiante de la Croix, *Jean* nous transporte sans transition aucune au sein de la gloire éternelle du Père. Dans ce transport, tout homme qui en accepte le jeu est engagé quelles que soient sa génération et sa race.

On perçoit sans mal combien cette théologie de la mort glorifiante de Jésus prolonge en profondeur mais réexprime, avec une originalité des plus brillantes et nerveuses, le thème de l'obéissance du Christ propre à *Philip.*, 2, 6-11 (« jusqu'à la mort ») et l'idée de réconciliation universelle et cosmique de *Colos.*, 1, 15-20 (« en faisant la paix par le sang de sa croix »). En bref, il semble que, dans la vision johannique du salut, l'« heure » de la Croix, proposée et voulue par Dieu comme humaine, acceptée et vécue par l'homme comme éternelle, ait absorbé pour toujours toute diachronie.

andré paul